

*Fiction & Cie*



Alain Ferry  
MÉMOIRE  
D'UN FOU D'EMMA

*roman*

*Seuil*  
27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>

## 1. Éva.

Éva était très belle. Elle doit l'être encore. C'est notre femme. *C'était*. C'était, puisqu'elle est partie. Avec un militaire. Ou quelque chose comme ça. Un marin. Glabre, fuselé, bourru. La quarantaine *séduisante*. Le cheveu court, roux comme Judas. Tête d'or en vérité. Elle, à cause de l'amour, elle est sans doute plus belle qu'elle ne le fut jamais. Fatale beauté. Quand nous l'avons vue à la bibliothèque Sainte-Geneviève, nous avons eu un véritable éblouissement : le soleil dans les yeux. Quand nous la vîmes, nous eûmes : le passé simple vaudrait mieux que le composé pour cette épiphanie qui nous hissa hors du temps de la durée où les choses ont une fin. Instant d'éternité sous l'effet de l'Éternel féminin ? Sidéré par l'éclair de son apparition, c'est en tout cas ce que nous fûmes : la foudre tombe où elle veut, sur un étudiant ému comme sur un clocher.

Quand nous avons repris nos esprits, elle était à la même place. Nous n'étions plus le même homme. Nous lui avons parlé. Nous l'avons invitée à faire une pause, à nous accompagner aux PUF où nous devons acheter un livre pour notre diplôme d'études supérieures. Elle ne s'est pas fermée. N'a pas refusé. Un quart d'heure plus tard, place de la Sorbonne, nous lui offrions *L'Éducation sentimentale*. Nous lui avons demandé si elle l'avait lue. Non, pas encore ; de Flaubert je n'ai lu que les *Trois contes*. Et *Madame Bovary*, bien sûr. Nous, nous avons posé cette question parce que tout de suite elle nous avait semblé belle et fraîche comme une rose, nous voulons dire comme Rosanette, pas comme

Mme Arnoux. Elle était en licence et à ce moment-là elle étudiait *Les Liaisons dangereuses*. Après trois mois de rencontres, de séances de cinéma, de petits et loyaux services, de cour comme on disait toujours à cette ère-là, elle nous a reçu dans sa chambre de bonne, rue Lhomond, et c'est rue Lhomond que nous sommes devenu son amant. Au début du printemps nous nous mariions. Deux septennats de bonheur. D'une harmonie que pour notre part nous prenions pour un gage de conjonction définitive. Nous n'avons rien vu venir. Nous avons l'impression que même au lit c'était toujours entre nous le même accord, le même appétit qu'aux jours bénis de nos premiers embrassements. Quand elle s'est sauvée avec le capitaine, la terre s'est ouverte sous nos pieds, sous nos pieds bêtes comme toute notre personne. Même en voyant sur notre bureau cette enveloppe qui nous expliquait son désamour, sa nouvelle passion et son départ, même en dépliant la lettre, nous n'avons pas eu un mauvais pressentiment.

Éros est vraiment aveugle. L'épître était en effet un os. Une page d'anti-évangile écrite selon Thanatos. Deuxième sidération, mais pour le coup nous fûmes consterné, atterré, comme un novice cueilli à froid par un crochet décoché à vous tuer un bœuf. L'horreur dans le gosier, nous avons saigné, mugi à la mort, pleuré en chute libre.

Nous avons ruminé. Aigre et longue estomacade. Nous nous sommes fait aux affres de ce chagrin. Maintenant nous réagissons. Nous travaillons pour ne pas couler. Pour ne pas périr. Pour comprendre. Que voudriez-vous que nous fissions? Nous lisons. Nous lisons pour nous étourdir. Nous lisons comme une grive s'enivre de chasselas et, d'abord gironde, ensuite ronde, s'écroule d'un excès alcoolémique et pondéral. Jusqu'ici, mélancolique et donc un chouïa érotomane, nous avons le corps de notre femme, et notre bibliothèque roulée comme une dame damascène, pour choyer notre tempérament. Esseulé, enseveli

dans un mastaba de bouquins bardés de bandes ou nus de toute jaquette, nous nous bilons bézef, au risque d'avoir les tics d'un atrabilaire amoureux dont la Célimène s'est, littéralement et dans tous les sens, cassée. Les livres sont un antidote pour un cœur en miettes que la dislocation enfonce encore plus bas dans sa tristesse naturelle. Nous misons sur l'un d'eux dans l'espoir de recoller nos mille morceaux. Nous lisons et relisons le livre amiral de l'adultère. Son livre. Nous lisons la plume à la main *Madame Bovary*. Et trente-six livres tournant autour de *Madame Bovary*. Et les romans des cousines d'Emma, voire de ses succédanés affines. Quand nous marchions vers nos vingt ans, ce roman avait été une révélation, l'initiation au cercle infernal et céruleen de la littérature, de la grande littérature. Emma est belle. Sa beauté est le premier ressort de la fatalité qui ronge et ruine son union avec Charles. Est-ce que c'est bon de tomber amoureux fou d'une femme très belle ? La beauté trop manifeste attire trop de regards, attise trop de désirs et produit du danger.

Emma, qui donc es-tu ? Sais-tu bien ta nature ? Et nous, qui étions-nous ? Un Charles minable et misérable aussi ? Nous nous sommes dit qu'en lisant Flaubert et sur Flaubert nous ferions lentement le point pour entendre quelque chose à notre échec. Pourquoi a-t-elle fait ça ? Éva, Éva cruelle, pourquoi nous as-tu quitté ? Nous nous sommes dit que nos lectures nous distrairaient de notre peine. Soûlé de livres, beurré de littérature, nous supporterions mieux, peut-être, l'âcre ennui d'avoir perdu notre femme bien-aimée. Notre femme mal aimée, plutôt, car si nous l'avions aimée bien, elle ne serait pas partie avec le capitaine. Notre femme perdue que nous gardons dans la peau : son odeur intime, le parfum de son eau de toilette, le goût de ses cheveux, qu'elle avait, qu'elle a longs jusqu'aux reins (à moins que l'autre ait voulu qu'elle ne les coupe et qu'elle lui ait fait cet ignoble plaisir), nous clouent et nous obsèdent. Nous l'aimions, nous

l'aimons pour son tour d'esprit, pour son humour hélas, et pour sa grâce cachée pareille à sa *bellezza* : un peu froide en apparence comme dans *Fenêtre sur cour* Grace Kelly, dont Hitchcock ne crypte pas les ressources du déshabillé, ou même Eva Marie Saint quand elle affriande Cary Grant dans *La Mort aux trousses* (le premier film que nous avons vu ensemble fut *Never let me go*, tourné avec Gene Tierney, et Gable qui pleurait alors la disparition de Carole Lombard, perdue non pas à cause d'un autre homme, mais morte dans un accident d'avion). Sexuellement, elle nous tente sans répit, sublimée jusqu'à un certain point, vénus de Milo Manara autant que de Praxitèle. Une Apsara, avec ses soixante-quatre techniques pour éveiller les sens, ne brouille pas plus la cervelle d'un ascète qu'Éva n'ébranlait la nôtre rien qu'à se tenir immobile près de nous, rêveuse et long-vêtue.

Ces hantises sont une souffrance, une fièvre lente, une soif saumâtre. Et le temps passe sans que notre jalousie faiblisse. Nous avons des suées en assistant – comme si ces félons se fourgonnaient les braises à vue de notre nez – au film de leurs étreintes synchrone avec une bande-son très nette. Nous n'avons plus vingt ans, mais nous sommes jaloux comme le jeune Flaubert qui, dans *Mémoires d'un fou*, a dans l'âme les tortures d'un damné quand Maria se couche avec son mari (« Elle était là, belle et nue, avec toutes les voluptés de la nuit ; elle venait à lui ; la jalousie m'inspira des pensées obscènes, alors je les souillai tous les deux »). Nous gémissons quand il lui dit, car il lui dit des choses comme ça : « Éva, même dans les bordels les plus barbares de Toulon ou de Naples la figa des filles qui ne se la rasent pas a moins de toupet que la tienne ; et ton clitoride, gros comme un bouchon de magnum, eût fait envie à la maîtresse indienne que j'eus à Panama, et qui avait le sien menu comme un grain de maïs. »

Peut-être même que ce cinglé polyglotte la convie à oser l'ondinisme, elle accroupie en mauvais équilibre sur un tabouret,

lui influencé par l'icône Patti Smith qui pissait dans les rivières des jets d'ambre dont la chute, chaude et chuintante, donnait à sa pussy un prestige niagaresque, sinon zambésien. Qui sait si, poussant plus loin le culot et la violence, il ne l'oblige pas à s'agenouiller pour une tétée infâme dont il se félicite debout, cependant qu'avec flegme il bourre sa pipe taillée dans un bois des îles aléoutiennes? Le loup de mer, vingt à parier contre un, n'enlève pas son bonnet à pompon lorsqu'il exige que, pour glorifier cette mentulerie, elle pique une orchidée dans ses cheveux que nous adulions comme Rousseau la forêt noire qui «tomboit au jarret» de Mme d'Houdetot, ou comme Jouve à Arras le chignon médusant de la belle capitaine H.

La chose entre eux ne se fait ni ne se dit probablement pas ainsi. Mais nous nous acharnons à nous faire mal.

Nous aimerions – tant la sagesse nous fuit – être philosophe comme William Hamilton dont le flegme égala le fair-play quand sa femme, la belle Emma Hamilton, se jeta dans le(s) bras elle aussi d'un mataf, «*the one-handed adulterer*» perché sur la colonne qu'on voit dans *Ulysse* au chapitre d'Éole, le fameux amiral Horatio Nelson qui, au pied du Vésuve, savait monter à l'abordage d'une lady en désir comme d'un bateau français en mer d'Égypte. Notre équanimité s'abîme quand nous pensons à notre trogne de bête à cornes. Seul réconfort de notre infortune, les livres attractifs, les bons livres qui nous sont et des amers et des alcools. Ils nous servent de repères. Et nous en avalons chaque jour pour oublier le bonheur des deux autres, et leurs sales âneries. Bon livre par exemple que *Le Journal d'Edith*: ce roman – nous y pensons à cause du chat d'Edith, elle l'appelle Nelson, et lui donne du «Mon amiral» quand il la suit dans l'escalier –, ce roman de Patricia Highsmith nous renverrait des traits croisés de notre vie avec Éva, puisque Edith est quittée par son mari comme nous l'avons été par notre femme, que

nous avons déçu Éva comme Brett Howland décevait Edith, et qu'enfin nous écrivons notre mémoire peut-être comme Edith tire de son journal des clartés imaginaires pour supporter la nuit d'un monde qui la frigorifie.

Si nous étions beau et viril comme Tabarly, rien de tout ça ne serait advenu. Mais qui sommes-nous au juste ? Après des études bien commencées nous fûmes collé au concours de l'agrégation (ce ratage ne nous a pas coupé l'amour des lettres). Éva a eu l'agrégation. Nous nous sommes replié sur l'écriture au noir de romans policiers violents, favorables aux acrobaties plus ou moins aériennes de calembours parfois ludiques et souvent lourds, semi-pornographiques pour les scènes obligées par le genre, avec la bimbeloterie d'expressions volées à des livres du second rayon écrits par de grands écrivains qui osèrent encanailler leur muse, celle-là même dont le ventre portait leurs œuvres de haut lignage. L'argent du ménage, c'est surtout Éva qui le gagnait dans sa classe de lettres supérieures, avec ses appointements fixes et ses heures supplémentaires. Nous, vous pouvez nous imaginer assez semblable au héros qu'interprète Belmondo dans *Le Magnifique* de Philippe de Broca. Et si vous prêtez à Éva la beauté de Jacqueline Bisset, qui est la partenaire de Belmondo, vous êtes en dessous de la vérité. De beaucoup en dessous de l'entière vérité, vous pouvez nous en croire. Vous ? Oui, vous, vous lecteur, parce que ce pronom n'est pas pour renvoyer à une collectivité ou une individualité indéterminée, comme dans « une odeur tiède qui vous affadissait » (manuscrit de *Madame Bovary* [f° 250 v] et [f° 221 v]) ; mais il nous permet de vous parler personnellement, parce que nous sommes seul, et que la solitude nous démolit.

Éva, ta conversation nous manque. Tu nous rendais intelligent quand, dans l'escrime de nos disputes sur les fables faibles de La Fontaine, il nous fallait te répliquer du tac au tac. Conversation avec une femme aimée, érudite et fine mouche : même la

nôtre avec toi n'était pas «plate comme un trottoir de rue». À présent nous parlons à notre bonnet. En fait nous n'avons pas de bonnet. Les seuls bonnets qui existent dans notre maison sont ceux des Chantal Thomass et des Princesse tam.tam que tu n'as pas mis dans ta valise de malheur, quand, foudroyée par une envie chienne de changer ta vie (hélas, on ne muselle pas la foudre), tu es partie filer l'amour à l'étranger.

Partir pour l'étranger. Polysémie de cette expression. C'est peut-être là que gît la raison de notre plaquage. La bibliothèque est notre éden et nous n'en avons, n'en recherchons pas d'autre. Éva, plus curieuse que nous de la chair même des choses, qui sait si elle ne nous a pas lâché parce qu'elle a vu dans le capitaine un poète effectif de la vie immédiate, un Ulysse qui embrasse le monde à la force de ses muscles, et pas seulement de ses méninges? Un Ulysse poète, mais vicieux probablement, car les marins ont l'érotisme inventif, tant ils ont vu d'idiotismes de métier dans les clandés de leurs escales. Éva, c'est nous. C'est encore nous. Et nous, c'est de la confusion, parfois nous ne savons plus notre prénom puisque Éva ne le prononce plus, quand de notre côté nous répétons aux meubles de la maison, aux lampes de nos bureaux, aux draps de nos divans, sans cesse, déraisonnablement, Éva, Éva, Éva, Éva, fou d'Éva et fou à cause d'Éva. Jamais pourtant nous ne pensons, avec ce forcené d'Isidore de Séville, qu'*Éva* c'est *Vae!* Éva, non ce n'est pas malheur à nous qui avons été vaincu par un brillant *Captain!* Éva, ce fut notre chance et notre bonheur. Mais à cette heure nous sommes en capilotade, nous ne sommes plus rien, nous Gustave Bovary, ou capitaine vraiment Nemo, Ulysse nommé Outis qui veut dire Personne, Niemand, Nobody, Nessuno, Pessoa. Grande est notre envie de nous endormir. Bonsoir à vous, monsieur l'abbé Lhomond qui, en tête du *De viris illustribus*, écriviez qu'il faut aux enfants des faits, et des faits qui les intéressent. Ce foutu amour fou nous

intéresse encore. Nous intéresse de plus en plus. Et sur le distingué voleur de notre femme, qui peut-être entend les langues mortes, nous lançons l'imprécation de l'ode horatienne : « *At tu, nauta, neglegis nocituram fraudem committere* » etc. ? / Mais toi, marin, tu n'as pas scrupule à commettre une faute qui retombera plus tard sur tes fils ? Peut-être de justes représailles et le retour hautain des choses t'attendent-ils toi-même.

#### 14. Les épaules d'Emma.

Emma, nous l'aimons tout entière. Elle est belle de partout. Toutes les femmes ne le sont pas. Par exemple, Mme de Staël offrait sur ce qu'elle avait de mieux, ses bras et ses seins, des panoramas à outrance parce que, disait-elle, chacun montre son visage où il l'a. Dans l'*Art d'aimer*, Ovide conseille aux Romaines de mettre en valeur leur point fort pour se faire distinguer : « Si tu as un visage parfait, couche-toi sur le dos ; / Si c'est ton cul qui te plaît, fais admirer ton cul » (selon la traduction raidie de Danièle Robert pour *tergo* et *terga*).

La beauté d'Emma ne laisse rien à désirer. Son visage aurait charmé l'Angelico, et ses reins le marquis de Sade. Mais certains jours nous considérons ses épaules comme l'arme décisive d'une grâce que la discrétion n'empêche pas d'être agressive. Flaubert écrivit à Bouilhet qu'il comptait parmi les biens de ce monde « les épaules d'une femme de trente ans ». Dès qu'elle fut formée, tout ce qui d'une femme doit être rond fut chez Emma irréprochable. Et entre autres ses épaules que, si nous nous écoutions, nous célébrerions plus souvent que Tolstoï celles d'Anna Karénine. Nos paupières tremblent nerveusement lorsque nous relisons les lignes qui, dans l'édition Pommier-Leleu, disent comment le jeune Léon approchait ces trésors :

Quand Emma tournait vers lui sa figure et qu'il voyait les lèvres humides qui parlaient, les dents blanches qui brillaient, c'était un désir âcre, précis, immédiat, quelque

chose d'aigu qui le traversait et il avait envie de la palper sur les épaules, afin de la connaître du moins par un autre sens que par les yeux.

Nous nous plaisions à croire qu'à sa place nous aurions eu l'audace que Félix de Vandenesse ne refréna pas quand il aperçut les épaules d'Henriette de Mortsauf.

Et, toujours à plaisir, nous imaginant à la place du vicomte qui à la Vaubyessard valse avec Emma, nous stimulons notre fantaisie par les indications biffées du texte final, mais toujours lisibles parmi les tournures de chauffe : « il mit la main d'Emma sur son épaule, posa la sienne sur sa ceinture ~~la prit par la taille,~~ et partit avec elle » [déf. 109] ; et aussi : « elle sentait à travers son gilet & sa chemise de batiste, la chair de sa poitrine, la robe ~~aux coins des portes se repliait sur ses cuisses~~ », « le cœur battant » [216] ; et encore, si on regarde le brouillon 217 : « sur son front descendait l'haleine de ses narines – il y eut un moment où elle sentit sur son épaule le bout de sa barbe par le bout frôler son épaule nue » (*sic*). Qui n'absoudrait notre envie de nous laisser pousser la barbe pour de sa pointe caresser, au carrousel de notre rêve, dans une valse vertigineuse qu'Emma danserait avec nous seul, ses épaules indéfendues, tendres comme du pain viennois, indiffamables et affamantes ?

Et du val voluptueux creusé entre les épaules d'Emma, nous avons la faiblesse de penser que nous l'aurions baisoté decrescendo jusqu'à la taille, voire outre-taille peut-être. Comme des épaules aux bras d'Emma il n'y a guère qu'une coudée, épions et louons aussi les membres *supérieurs* de la rêveuse qui se désennuie en jouant à la déesse Flore. Lorsque Léon retrouve Emma, il lui dit : « Ah ! que j'ai pensé à nos cactus, savez-vous ? Souvent je les revoyais comme autrefois, quand, par les matins d'été, le soleil frappait sur les jalousies... et j'apercevais vos deux bras nus qui

passaient entre les fleurs. » Pour être près de ces bras bouleversants, nous souffririons d'être métamorphosé en clématite, plutôt qu'en cactus, il est vrai. Frôlé par la peau blanche de la belle jardinière, nous nous entêterions de ses phéromones, et serions tellement heureux que nous nous trouverions mal.

1. Éva . . . . .	9
2. État présent de votre esprit . . . . .	17
3. Éva équivalait pour nous, à elle seule, au harem qu'Usbek avait à Ispahan . . . . .	21
4. L'araignée silencieuse . . . . .	25
5. Tout le monde est idiot, soit, mais pourquoi les intellectuels le sont-ils si souvent? . . . . .	30
6. Demain nous dirons peut-être le contraire, . . . . .	37
7. La « petite femme » de Flaubert : nous sommes passionné par elle, en elle tout nous plaît, même ce qui ne nous plaît pas . . . . .	39
8. Jalousie . . . . .	43
9. Aimer Emma. . . . .	46
10. <i>Signora Bovary, corragio pure</i> . . . . .	48
11. Disons-le à plus haute voix encore : . . . . .	51
12. Un seul trait, peut-être, nous rapproche de Flaubert	54
13. Qu'Emma soit belle, il n'est personne qui ne le sente	57
14. Les épaules d'Emma . . . . .	59
15. Un être qui est là . . . . .	62
16. <i>Bookoholic</i> . . . . .	64
17. Loi, destin, fatalité. . . . .	67
18. Même si elle lisait mal, Emma lisait beaucoup . . . . .	69
19. <i>Ochi tchornyya</i> , les yeux d'Emma. . . . .	72
20. Notre libraire. . . . .	75
21. Être le féal d'Emma . . . . .	77

22. Emma, Michon, Buffon et nous . . . . .	80
23. Une Normande en Italie . . . . .	82
24. Emma et Madeleine . . . . .	87
25. Homais . . . . .	90
26. Les seins d'Emma . . . . .	95
27. Donc les seins d'Emma, suite . . . . .	101
28. Emma, <i>la mie</i> de Rodolphe Boulanger. . . . .	105
29. Quand on voudrait attendrir les étoiles . . . . .	108
30. La langue longue d'Emma, ou <i>rien de plus qu'une langue</i> . . . . .	111
31. Une jeune femme sérieuse . . . . .	118
32. Nous ne sommes pas sûr d'avoir bien jugé Charles .	120
33. Ouvrir Emma . . . . .	125
34. Physiologie de l'amour . . . . .	130
35. L'impérial procureur . . . . .	135
36. <i>Madame Bovary</i> et la question de l'amour sublime. .	138
37. Combinaison. . . . .	141
38. Noms, <i>calembourdes</i> , jeux avec les lettres . . . . .	145
39. Emma et Pasiphaé . . . . .	147
40. Comices de notre amour vachard, nous vous déclarons ouverts. . . . .	151
41. Le grand oiseau d'Emma . . . . .	164
42. La porte d'Emma . . . . .	166
43. Le pied d'Emma . . . . .	170
44. Le prix d'aimer Emma. . . . .	174
45. Musiques. . . . .	176
46. La solitude d'Emma . . . . .	178
47. Ry et religion. . . . .	179
48. Sur l'âme d'Emma. . . . .	181
49. Le beau séant d'Emma. . . . .	191
50. Cigare, médium d'ivresse subtile . . . . .	196
51. Justin sous la jupe d'Emma . . . . .	203

52. Justin devant le linge d'Emma . . . . .	209
53. En sautoir, nouvelle vague de commentaires . . . . .	213
54. Les aisselles d'Emma . . . . .	216
55. Les lettres d'amour . . . . .	219
56. Marie-Antoinette. . . . .	220
57. Flaubert c'est elle (Éva) . . . . .	223
58. <i>Alioquin moriar</i> . . . . .	226
59. Enfants perdus de la lettre . . . . .	228
60. Prostitution . . . . .	231
61. Rimbaud / Bovarimbaud . . . . .	233
62. Des références à Emma dans la presse . . . . .	236
63. Maris complaisants . . . . .	240
64. Qui, pour incarner Emma au cinéma? . . . . .	242
65. Plessis-Robinson . . . . .	244
66. Le livre est la plus belle conquête de l'homme . . . . .	248
67. Pour une chose qui n'existe pas . . . . .	250
68. Des orgues ordinaires . . . . .	252
69. Le fou d'Éva est peut-être guéri . . . . .	257
70. Mémoire d'un fou d'Emma : sortie . . . . .	264

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : NORMANDIE-ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI  
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2009. N° 94510 (09-00000)  
*Imprimé en France*